

buted in Canada by DEC, Toronto.
 Mary G. Alexander, *Sybil Jacobson: Painting in the West*. Toronto: HMS Press, 1985.
 Maxine Berg, ed. *Technology and Toil in Nineteenth Century Britain*. London: CSE Books, 1979.
 Barbara Christian, *Black Feminist Criticism:*

Perspectives on Black Women Writing. New York: Pergamon Press, 1985.
 Mirra Komarovsky, *Women in College: Shaping New Feminine Identities*. New York: Basic Books, 1985. Distributed in Canada by Fitzhenry & Whiteside.
 Jane Lewis, *Women in England 1870-1950:*

Sexual Divisions and Social Change. Bloomington, Indiana: Indiana University Press, 1985.
 Christine Fell, *Women in Anglo-Saxon England and the Impact of 1066*. Bloomington, Indiana: Indiana University Press, 1985.



LIVRES A LIRE



LETTRES D'UNE AUTRE

Lise Gauvin. Montréal: L'Hexagone/Le castor astral, 1984.

Lucie Lequin

Lettres d'une autre met en perspective l'entité culturelle du Québec. Ce livre se veut un regard lointain sur notre pays, un regard autre. Roxane, une jeune étudiante iranienne se demande "Comment peut-on être Québécois(e)?" Déroutée par notre civilisation de l'immédiat, la narratrice désire comprendre notre pays, l'appriivoiser et peut-être l'adopter. Elle a besoin du rythme lent de l'écrit pour y réfléchir et se laisser imprégner par ses nombreux "étonnements". Aussi, entre 1982 et 1984, elle écrit treize lettres à Sarah, une amie restée en Perse.

Par le biais (la vertu) de l'étonnement et de l'étrangeté, Roxane entraîne son amie à travers les lieux géographiques que recherchent les étrangers chez nous: Québec, Montréal, une île du Saint-Laurent et naturellement New York et Vancouver. Les grands débats de l'heure sous-tendent les sujets des lettres: féminisme, modernité, nationalisme, la Loi 101, l'ineptie des colloques et bien d'autres.

Regard d'étrangère, mais aussi regard de femme. En effet, Roxane se sent sollicitée davantage par la parole des femmes qu'elle découvre "véhémement et tendre, prospective et immémoriale." C'est aussi en tant que femme qu'elle décrit notre société et qu'elle désire participer au présent de notre destin collectif. En ce sens, Roxane devient complice des écrivaines et/ou militantes féministes car,

comme elles, elle ose commettre le délit de la parole, de l'analyse socio-culturelle trop longtemps la chasse gardée des hommes.

De nombreuses références intertextuelles sillonnent cet essai-fiction, trop nombreuses pour que Sarah soit la vraie destinataire des lettres. Certes, cette amie de Roxane peut comprendre l'essentiel des lettres, mais les raccourcis de la pensée de Roxane (Lise Gauvin), ses subtilités, ses contradictions et quelquefois le lexique s'adressent aux lectrices et lecteurs québécois. Aiguillonnée par la désaffection actuelle face à la politique, à la culture d'ici, Lise Gauvin nous lance en fait une "invitation à poursuivre soi-même l'itinéraire;" son texte ne s'affirme pas vérité, mais édifie peu à peu des pistes de prospectives. Plus essai que fiction, cet ouvrage de Lise Gauvin provoque.

L'AMANT GRIS

Louise Warren. Montréal: Tryptique, 1984.

Lynn Lapostolle

J'ai rencontré l'écriture de Louise Warren dans la chambre noire et blanche de mon amant. Dès cette première rencontre, j'ai eu le coup de foudre pour son style. Pour cette écriture à la fois intime, ouverte et érotique. Chacune des quatre parties du livre est composée de pièces détachées qui n'ont qu'un seul rythme et qui coulent d'une page à l'autre.

Le texte oscille entre le présent et l'enfance, se promène de l'un à l'autre en

s'arrêtant parfois entre les deux. De la même façon, l'auteure amène, sans présentation mais le plus naturellement du monde, un amant, puis un autre, sa mère, son père et ses amies:

*Je bave, je me réveille
 le menton mouillé, je tends une main
 dans le vide, l'autre moite sur mon sexe.
 Je cherche l'épaule de tout à l'heure, le ventre
 d'un autre, la chevelure noire et puis
 beaucoup d'allées et venues, des chambres
 d'hôtel, ici la chambre d'amis,
 un matelas quelque part rapproché du tien
 pour tout
 te raconter,
 Mathilde.*

Tout le livre est écrit sur ce ton: celui de

la confiance. Nous écrire exactement comme si elle racontait à Mathilde. Passer d'un sujet à un autre. D'une personne à une autre. Quitte à ce qu'on soit obligé de reprendre pour comprendre. Et puis, n'écrit-elle pas elle-même:

*Des choses qui ne
 s'expliquent pas*

*et puis j'oscille, tout ne nécessite pas
 forcément
 une explication.*

Si l'amant (qu'il soit gris ou non) se présente comme "personnage principal" du récit, il en est aussi le personnage anonyme. En effet, seules les amies sont nommées. Au mieux, l'un d'eux sera F. Le jeu des relations se tisse donc dans les

liens, les sentiments, les émotions, mais également dans la (non-)appellation.

L'enfance, la jeunesse occupent une place importante dans le texte. Louise Warren en déplie le chemin devant nous, sort les cailloux qui l'ont marqué et nous les montre, un à un. Tout doucement. Presque sans bruit. Probablement parce qu'elle l'a mis entre parenthèses: "Je laisse couler un bain/et du silence. J'ouvre la parenthèse rose."

Un peu plus loin, l'auteure est un peu plus vieille – au début de la troisième partie. Il y a trois femmes. Et des odeurs d'air frais. De connivence. Même avec une inconnue. Les mots ne retentissent plus comme un long désir de dire le noir, de dire le non-dit, d'appeler Qui n'écoute pas.

*Les jalousies de la fenêtre
du salon double sont fermées toute la jour-*

*née, le soir
seulement, je les ouvre:
un été chaud et mou. Le téléphone ne
sonne pas
souvent mais souvent Mathilde ou Gene-
viève . . . :*

*nous sommes bien près les unes des autres.
Pourquoi
ces gens partout dans les aéroports? Et
cette femme
venue me parler de la possession?*

*Le satin de sa blouse suinte,
je vois la pointe de ses seins, ses bras pivelés
et ses ongles d'orteils maquillés de rouge
très vif. Peut-être
les a-t-elle vernis avant de venir ici . . . Ça
va,
maintenant qu'elle est assise en face de moi,
j'ai envie
qu'elle reste un peu, son rire*

*me rassure, je ferme la radio. Ses orteils
bougent, je les imagine suspendus dans un
arbre de Noël.*

L'amant gris est un livre qui parle beaucoup de l'amour, indirectement. L'auteure en parle lorsqu'elle parle de l'amant, de l'amie à qui elle voudrait parler de l'amant, du jeu sans amour qui s'installe . . . Comme elle dit aussi l'amour qui glisse peu à peu hors du sentier. Celui qui brusque, qui fait mal.

Je ne me lasse pas de cette écriture. Je m'y replonge souvent. Pour le plaisir. Pour la chaleur. Pour les sourires qu'elle glisse sur mes lèvres. Écriture triste et belle. J'ajouterai simplement pour terminer qu'à mon avis, *L'amant gris* fait partie des beaux livres publiés ces derniers temps. Pour moi, le plaisir du texte est encore plus grand quand le livre est invitant.

UNE LETTRE ROUGE ORANGE ET OCRE

Anne-Marie Alonzo. Montréal: Les éditions de la pleine lune, 1984.

Férechité Nabahi

Une lettre rouge orange et ocre, d'Anne-Marie Alonzo, met en scène deux personnages, deux femmes, la Mère et sa fille Andrée. Elles se confient, s'aiment, s'affrontent et se déchirent. Elles se relatent le drame qui s'est produit dans la vie d'Andrée; cet événement l'a laissée immobile et n'a pas épargné la Mère. Et le cauchemar continue. Faut-il rapprocher les couleurs de la lettre qu'Andrée se promet d'écrire, rouge, orange et ocre, à celles des plaies béantes de ces deux femmes? Et par ailleurs, l'oeuvre ne se confond-elle pas avec la vie même de l'auteure?

Parallèlement au dialogue des deux personnages, des coulisses parviennent deux autres voix de femmes; celles-ci chantent *le Stabat mater* de Pergolèse, hymne consacré à la Mère Éternelle, la Mère douleur, au pied de la croix, et tout au long de la pièce, ce chant et le dialogue des deux protagonistes se reflètent et se répondent. En effet, dans *le Stabat mater* comme dans cette oeuvre, la mère douloureuse mais résignée incite son enfant à endosser la responsabilité de ses propres actes; elle lui dira: "Je suis franche, je te dis ce qui est, je ne te mens pas mais ne sais supporter de te voir t'écrouler," et Andrée de répondre: "Et je m'écroule souvent."

La Mère et Andrée s'aiment passionnément; cependant ou plutôt à cause de cet attachement profond, leurs relations sont difficiles, douloureuses, obscures, voire contradictoires. L'une comme l'autre pourrait tenir ces propos:

"J'espère que tu partes et restes!" Cette ambiguïté transparait dans l'écriture, par le choix des mots et l'usage de ponctuation; l'auteure confère plus d'un sens à ses propos, ainsi les voix seront "(Re)prises" ou "É(prises)," l'allusion à la vie passée sera celle "(d')avant" et enfin la mère déclarera: "J'ai choisi de vivre (avec toi) et chez moi."

Par la pureté du langage, par la répétition des mêmes mots ou des mêmes sonorités qui provoque un écho, et enfin par l'élimination du sujet, cette prose prend des allures de mélodie.

Enfin, cette pièce ne comporte pas d'indications scéniques, les rares indications concernent les voix; la ponctuation et la calligraphie servent d'indices à la lecture dramatique. Rappelons que cette oeuvre était destinée à la radio et qu'elle a été présentée à Radio-Canada en mars 1983.

LE PORPHYRE DE LA RUE DÉZÉRY

Colette Tougas. Montréal: Les éditions de la pleine lune, 1984.

Lynn Lapostolle

Je termine ma deuxième lecture du premier livre de Colette Tougas: *Le porphyre de la rue Dézéry*. Publié à l'automne dernier dans la collection Rose Sélavy dirigée par Yolande Villemaire pour le compte des éditions de la pleine lune, ce

nouveau livre est aussi agréable à avoir en mains que tous ceux qui sortent habituellement de cette petite maison montréalaise.

L'éditrice a choisi de présenter ce livre comme un roman. Personnellement j'y vois beaucoup plus un journal. Non pas un journal tenu chaque jour de façon systématique et qui nous serait livré en tout ou en partie, mais un journal de vie en petits morceaux racontés avec humour par l'auteure. En avant-goût, une dédicace peu commune, à la fois simple et singulière:

J'ai une autre question pour toi. Je me souviens d'être petite et silencieuse, d'avoir les yeux grand ouverts et les oreilles aussi, et de regarder là-haut. Je me souviens du calme et de la fascination, de la plénitude et de la découverte; j'avais deux ou trois ans.

Je me souviens de la solitude, de la sensation d'être petite dans un grand monde peuplé d'inconnus, et de ta présence si douce et forte et englobante.

Je me souviens de l'eau sur les plages l'été, de son miroitement au soleil couchant et de mon attraction par la suite pour tout chatolement et jeu de lumières.

Je me souviens de grandir, de sentir mon attrait pour certaines personnes et mon emprise sur certaines autres. Je me souviens maintenant de ma première blessure, vive et ouverte par laquelle risquait de s'écouler mon être parfait.

Pourquoi, papa, tout passe-t-il encore par cette blessure d'enfant? le beau, le laid, le bon, le mal, le fort et le faible?

Ta fille Colette

Cette dédicace particulière est à la mesure de ce qu'on trouve par la suite dans le livre. Le texte est divisé en trois grandes parties: la découverte, le malaise et le désir. Et du commencement à la fin, une

façon très personnelle de "raconter." J'ai déjà eu le plaisir d'entendre Colette lire un extrait de son texte avant qu'il ne soit publié, et j'avais ri en l'écoutant raconter son voyage en France, la tente canadienne et les petites culottes enroulées autour des chevilles . . . J'ai retrouvé le même plaisir en (re)lisant le livre.

Le porphyre de la rue Dézéry, c'est aussi quelques passages profondément beaux. Comme celui que l'éditrice a choisi de reproduire sur la couverture arrière:

Une des choses que j'aime le plus, c'est les taches d'essence sur l'asphalte, après la pluie, quand il se remet à faire soleil. Ça fait des arcs-en-ciel dans la rue. Il y en a qui

disent que c'est l'enfer qui essaye de transpercer la terre. Moi, je me dis qu'il doit y avoir des choses belles et mystérieuses en enfer. Mais en même temps, je me dis que je dois être bien méchante pour trouver l'enfer beau. Ça fait que je n'en parle à personne. C'est mon secret.

Tout n'est pas drôle dans ce livre. Colette Tougas est née et a grandi à Montréal, pas sur la planète Mars; sa vie ressemble donc à la mienne et fort probablement à la vôtre, avec les éléments négatifs ou malheureux que cela suppose. Elle les reprend et grâce à son travail d'écriture nous les donne à lire colorés à sa façon.

Livres Lreçus

Annie Leclerc, *Hommes et femmes*. Paris: Grasset, 1985.

Ginette Paris, *La renaissance d'Aphrodite*. Montréal: Editions du Boréal Express, 1985.

Doris Lessing, *Journal d'une voisine*. Paris: Editions Albin Michel, 1985.

Madeleine Gagnon, *La lettre infinie*. Montréal: VLB Editeur, 1985.

Madeleine Gagnon, *Autographie*. Collection des oeuvres antérieures de l'auteure. Montréal: VLB Editeur, 1985.

Louky Bersianik, *Axes et eau*. Montréal: VLB Editeur, 1985.

Lise Gauvin, *Lettres d'une autre*. Montréal/Paris: co-édition L'Hexagone/Castor Astral, 1985.

Madeleine Bourdouxhe, *Sept nouvelles*. Editions Tierce, 1985.

Denise Brahimi, *Femmes arabes et soeurs*

musulmanes. Editions Tierce, 1984.

Sarah Blaffer Hrdy, *Des guenons et des femmes: essai de sociobiologie*. Tierce Editions, Sciences, 1984.

L'Africaine/Sexes et Signes. Les cahiers du Grif. Editions Tierce, Hiver 1984-85.

Gertrude Stein, *Le monde est rond*. Tr. Françoise Collin et Pierre Taminiaux. Editions Tierce, Litterales, 1984.

Nicole Brossard, *Journal intime*. Montréal: Les Herbes Rouges, 1984.

Nouvelle pauvreté, nouvelle société. Les cahiers du Grif. Editions Tierce, Printemps 1985.



Scene from *L'Avenir d'Émilie* (see review pp. 98-99)